

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcours politique](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document est une réponse à :

[28. Paris, Vendredi 25 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-26

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- mais qu'importe ?

- Me voici rentré dans mon Val-Richer. Le lieu me plaît

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°58/87-89

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 112-113, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/407-414

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°27 Du Val-Richer, Samedi 26, 4 heures

Me voici rentré dans mon Val-Richer. Le lieu me plaît ; mais qu'importe ? Je vous ai dit, je crois, qu'au milieu des plus grandes scènes politiques en y prenant la part la plus active, l'intérêt le plus vif en y désirant ardemment le succès, jamais je n'avais vu là, jamais je n'avais reçu de là le bonheur, rien qui méritât le nom de bonheur. Il m'est arrivé aussi d'être fatigué, très fatigué de souhaiter le repos, le repos de l'esprit et du corps loin des affaires, loin des hommes, l'oisiveté complète et sinon la complète solitude, du moins sa paix et son silence. Et quand j'ai pu me donner ce repos, j'en ai joui très doucement, presque puérilement. Mais là non plus, je n'ai jamais senti, ni attendu le bonheur. Les hommes se croient heureux à bien bon marché ! Aux uns du pouvoir aux autres du calme ; à ceux-là les applaudissements de la ville à ceux-ci les charmes de la campagne; et ils se disent contents ! Et il y a des philosophes et des poètes pour célébrer l'une ou l'autre de ces situations comme la plus belle ou la plus douce destinée humaine !

Madame, j'ai entendu retentir les applaudissements ; j'ai vu le soleil briller, et la lune dormir sur les plus tranquilles, les plus gracieuses prairies; j'ai connu les joies puissantes du succès et les plaisirs suaves du repos. Tout cela est très superficiel, très incomplet ; tout cela, ne m'a jamais donné que des impressions dont je sentais l'insuffisance en même temps que la douceur. Il n'y a qu'une impression complète, suffisante pour notre âme. Et l'instinct universel, le dit comme moi. Voilà deux créatures qui s'aiment; elles sont ensemble ; elles se partent. Personne ne les a entendues ; elles n'ont parlé à personne. Dites au premier venu qu'elles s'aiment, qu'elles s'aiment vraiment ; et demandez-lui, s'il croit que tant qu'elles s'aiment quelque chose leur manque. Sans hésiter il vous dira non. Allez à elles ; et, si vous avez le courage de les déranger, demandez leur à elles. Même si quelque chose leur manque ; elles vous regarderont en pitié. Prenez toute autre face de la vie, ce qui vous plaira, le pouvoir, la gloire, la science, la retraite, y a-t-il une autre situation à laquelle on puisse adresser la même question et recevoir la même réponse ? Princesse, je dis du repos du Val-Richer comme du bruit de la salle du Palais Bourbon, c'est quelque chose, mais peu bien peu. Je le dis encore bien plus aujourd'hui qu'il y a huit jours.

Quels huit jours ! Les retrouverons-nous ? Nous retrouverons nous jamais à ce

point libres et seuls ? C'est là notre plus beau moment m'avez-vous dit une fois ; il est passé ! Dearest, cela n'est pas vrai, quoique vous l'avez dit. Il y a un genre et un degré de bonheur où il n'y a point de plus beau moment où aucun beau moment ne passe. On ne mesure point ce qui est infini. On ne compare point ce qui est parfait. Il n'en faut croire en de telles choses, ni le raisonnement, ni le langage humain. Le langage est borné et grossier. Le raisonnement est borné et grossier. Il faut s'en rapporter au mouvement instinctif, à la foi intérieure, à la voix inarticulée, de notre cœur. Là, dearest, tout moment près de vous est infiniment doux, parfaitement beau. Et non seulement les plus beaux moments ne sont jamais passés ; mais les moments actuels, les moments qui sont là, sont toujours les plus beaux. Ce qui est vaut toujours mieux que ce qui a été. Ce qui sera au moment où ce sera, vaudra mieux que ce qui est. L'âme ravie et à peine capable de suffire à son ravissement ne conçoit rien de supérieur, rien d'égal. Voilà la vérité, la pure vérité, la vérité de l'amour et du Ciel mille fois plus sûre, plus réelle, que toutes les appréciations, toutes les comparaisons où notre intelligence et notre langage s'épuisent, et s'épuisent sans succès.

Dimanche 9 heures et demie

Je sors de mon lit. J'ai très bien dormi. J'étais fatigué hier au soir. Je me suis couché à 9 heures. Je ne me suis réveillé qu'une fois à 2 heures et pour une demi-heure. Que je voudrais vous savoir un tel sommeil ! J'ai encore un peu d'enrouement bien peu, et de plus en plus en déclin. C'est le seul mal auquel je sois réellement sujet, le seul dont j'aie été une fois assez gravement atteint en 1832, six semaines après mon entrée au Ministère de l'instruction publique. J'ai passé plus d'un mois dans mon lit, complètement dans mon lit. A la vérité je ne m'y étais mis qu'après avoir lutté contre le mal avec une assez sottise obstination, au moins autant par amour propre et pour ne pas céder que par la nécessité des Affaires. J'ai tenu un grand conseil de l'instruction, publique, qui a dure près de deux heures, une demi-heure après m'être fait mettre 40 sangsues et pendant qu'elles coulaient encore. Il y a en nous bien de l'enfantillage. J'ai beaucoup usé de ces organes là ; j'en userai encore beaucoup. Il faut que je le ménage. Il n'est pas du tout affecté en lui-même ; mais toute affection générale s'y porte aussi le repos général me fait-il toujours plus de bien que tout remède particulier.

10 h. Voilà votre N° 28. Moi aussi ce samedi sans lettre me parait horriblement pour vous et pour moi. Mais dormez, dormez ; je vous le demande en grâce. Cela vous va si bien d'avoir bien dormi ! Seulement, dormez dans votre chambre plutôt qu'au bois de Boulogne. Adieu. C'est le vôtre que je vous renvoie avec le mien de plus.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-08-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/926>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur112-113

Date précise de la lettreSamedi 26 août 1837

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

n° 27

(Du Val Riches - Samedi 26 4 heures.)

112

n° 26

sieste de
à plus velle
compromissions
d'opinion, et
es de ma
mi. J'étais
7 heures. Je
l'heure, et pour
me il avait un
moment bien
le tout mal
et dont j'ai été
1832. J'ai
de l'induction
dans mon lit,
là, je ne me
mal avec une
ne pas remuer
la nécessité
de l'induction
bonne, une
du dimanche,
Il y a eu ceux
p usé de ce
suffit. Il faut
tant affecté

Dieu voici votre dans mon
Val Riches. Le lieu ne plaît; mais qu'importe?
Je vous ai dit, je crois, qu'au milieu des plus grandes
scènes politiques, en y prenant la part la plus
active, l'intérêt le plus vif, en y désirant ardemment
le succès, jamais je n'avais vu là, jamais je n'avais
reçu de là le bonheur, rien qui méritât le nom de
bonheur. Il m'est arrivé aussi d'être fatigué, très-
fatigué, de soulever le repos, le repos de l'esprit et
du corps, loin des affaires, loin des hommes, l'oisiveté
complète, et l'isolement la complète solitude, du moins
la paix et son silence. Et quand j'ai pu me
donner ce repos j'en ai joui très doucement, presque
pulsitamment. Mais là non plus, je n'ai jamais
senté ni attendu le bonheur. Les hommes se
croient heureux à bien bon marché. Aux uns de
pouvoir, aux autres de cabine; à ceux-là les
applaudissements de la ville, à ceux-ci les charmes
de la campagne; et ils se disent contents! Et il
y a des philosophes, et des poètes, pour célébrer
l'un ou l'autre de ces situations, comme la plus

belle en la plus douce destinée humaine ! Madame,
j'ai entendu retentir les applaudissements ; j'ai vu
le soleil briller et la lune dormir sur les plus
tranquilles, les plus gracieuses prairies ; j'ai connu les
joies puissantes du succès et les plaisirs doux
du repos. Tout cela est bien superficiel, bien
incomplet ; tout cela ne m'a jamais donné que
des impressions dont je sentais l'insuffisance en
même temps que la douceur. Il n'y a qu'une
impression complète, suffisante pour notre âme.
Et l'instinct universel le dit comme moi. Voilà
deux créatures qui s'aiment ; elles sont ensemble ;
elles se parlent. Personne ne les a entendues ; elles
n'ont parlé à personne. Dites au premier venu
qu'elles s'aiment, qu'elles s'aiment vraiment ; et
demandez-lui s'il croit que, sans qu'elles s'aiment,
quelque chose leur manque. Sans hésiter, il vous
dira non. Allez à elles ; et, si vous avez le
courage de les déranger, demandez-leur à elles-
mêmes si quelque chose leur manque ; elles
vous regarderont en pitié. Prenez toute autre
face de la vie, le qui vous plaira, le pouvoir,
la gloire, la science, la retraite, y a-t-il une
autre situation à laquelle on puisse adresser la
même question et recevoir la même réponse ?

Princesse, je
bruit de la Halle
chou, mais peu
De la de en
jours. Dule huit
retrouvèrent nous
C'est là notre plus
une fois, il est p
quelque vous l'ay
de bonheur où il
où aucun beau
à qui est infini.
parfait. Il n'en
raisonnement, ni
bon et grand.
grossier. Il faut
instinctif, à la
de notre cœur.
vous en infini
non seulement le
passer ; mais les
sous-là, sont les
sans toujours ni
au moment où
est. L'âme savi
son ravissement.

! Madame,
j'ai vu
le plus
comme les
deux
bien
bonni que
fidance en
qu'une
notre ame.
moi. Voilà
ensemble;
indes; elle
vraiment
ment; et
s'aiment
l'été, il von
avoir le
us à elles.
elles
toute autre
le pouvoir,
a-t-elle une
admirer la
pense?

Princess, je dis du repas du Vat-Riches comme du
bon de la Cotte du Palais. Bonbon: c'est quelque
chose, mais peu, bien peu.
Il le dit avec bien plus aujourd'hui qu'il y a huit
jours. Dites huit jours! Les retrouverons nous? Nous
retrouverons nous jamais à ce point libre et seul?
C'est là notre plus beau moment, mais vous dit
vous fait-il est parfait. Devenir, cela n'est pas vrai,
quelque vous l'avez dit. Il y a un genre et un degré
de bonheur où il n'y a point de plus beau moment,
où aucun beau moment ne passe. On ne mesure point
à qui est infini. On ne compare point ce qui est
parfait. Il n'en faut venir, ou de telle chose, ni le
raisonnement ni le langage humain. Le langage est
borné et grossier. Le raisonnement est borné et
grossier. Il faut s'en rapporter au mouvement
instinctif, à la foi intérieure, à la voix instinctive
de notre cœur. Là, devent, tous moments près de
vous est infiniment donc parfaitement beau. Et
non seulement le plus beaux moments ne sont jamais
passés; mais les moments actuels, les moments qui
sont là, sont toujours les plus beaux, le qui est
sans toujours mieux que ce qui a été. le qui sera,
un moment où ce sera, vaudra mieux que ce qui
est. L'âme saine, et à peine capable de suffire à
son ravissement, ne conceit rien de supérieur, rien

926

Négat. Voilà la vérité, la pure vérité, la vérité de
l'âme et du cœur mille fois plus dure, plus réelle
que toutes les appréciations, toutes les compensations
où notre intelligence et notre langage s'épuisent, et
s'épuisent sans succès.

Dimanche 7 heures et demie.

Dehors de mon lit. J'ai très bien dormi. J'étais
fatigué hier soir. Je me suis couché à 9 heures. Je
me suis réveillé quinze fois à 2 heures, et pour
une demi-heure. Que je voudrais vous savoir un
tel sommeil! J'ai encore un peu d'enrouement, bien
peu et de plus en plus en déclin. C'est le seul mal
aigu que j'aie réellement sujet, le seul dont j'aie été
une fois assez gravement atteint, en 1832. Dix
semaines après mon entrée au Ministère de l'Instruction
publique. J'ai passé plus d'un mois dans mon lit,
complètement dans mon lit. à la vérité, je ne me
étais mis qu'à peine à lutter contre le mal avec une
assez forte obstination, au moins autant par amour
propre et pour ne pas lâcher que par la nécessité
des affaires. J'ai tenu un grand Comité de l'Instruction
publique, qui a duré près de deux heures, une
demi-heure après m'être fait mettre au lit, et
pendant quelle circonstance encore. Il y a eu aussi
bien de l'enfantillage. J'ai beaucoup usé de ce
organe là, j'en userai encore beaucoup. Il faut
que je le ménage. Il n'est pas du tout affecté

Val Richer. Je
I. vous ai dit,
jeune politique
active, l'intérêt
le succès, jamais
reçu de la b. b.
bonheur. Il me
fatigué, de son
du corps, bien de
complète, et si
la paix et son
Donner le repos
publément.
senti ni attend
cevient heureux
pouvoir, aux b.
applaudissement
de la campagne
y a des philo
l'un ou l'aut.

en lui-même; mais toute affection générale by porte.
Aussi le copier général me fait-il toujours plus
de bien que tout remède particulier.

To h.

Voilà votre n° 18. Mais aussi, ce Samedi dans la lettre
me peuvit horriblement pour vous et pour moi.
Mais dormez, dormez; je vous le demande en grâce.
Ici vous ne le bien d'avoir bien dormi! Surtout,
dormez dans votre chambre plutôt qu'en bois des
Boulogne. Adieu. C'est le vôtre que je vous renvoie
avec le mien de plus.